

Le Fort de Simserhof inaugure une conception purement défensive des stratèges français.

Ligne Maginot : le symbole de la défaite

Traumatisée par la Grande Guerre et consciente du caractère éphémère des garanties du Traité de Versailles, la France décide de réaliser une ligne de fortification le long de ses frontières de l'est. Mais pour des raisons militaires, politiques et budgétaires, elle ne sera pas continuée et les Allemands pourront la contourner en 1940, sans parvenir à prendre ses principaux ouvrages.



André Maginot a toujours plaidé pour une ligne de défense flexible, capable de suppléer à la diminution des effectifs.

L'EST
Républicain

RI

VOSGES
matin

La Ligne Maginot est née de la Première Guerre mondiale. En 1918, le pays est, en effet, exsangue, à bout de souffle, meurtri dans sa chair. Le déficit démographique par rapport à l'Allemagne est inquiétant. Afin de ne plus revivre ce traumatisme, le haut commandement décide un changement radical de sa stratégie. Il n'est plus question de « l'offensive à outrance » de 1914, ni de guerre de mouvement. Place à un système de défense infranchissable. Les raisons de ce choix sont multiples : d'abord l'expérience de Verdun a montré qu'un front continu, où chaque pouce de terrain est battu par de l'artillerie et des mitrailleuses est quasi imprenable. Ensuite, les forts Séré de Rivières construits, dans les années 1880, pour protéger les nouvelles frontières de l'Est issues de la guerre de 1870, avec le retour des territoires perdus, sont désormais trop en retrait, sans compter que leur armement est obsolète. Derniers avantages : toute attaque surprise devient impossible, il serait possible de mobiliser l'armée à l'abri, la ligne pourrait servir de base à une contre-attaque. Enfin, elle protégerait aussi les bassins industriels et les mines d'Alsace et de Lorraine.

Ce changement de stratégie n'est pas une décision spontanée mais le résultat d'une longue et profonde réflexion sur la meilleure façon de défendre les frontières de la France.

Résister avec ses seuls moyens pendant une huitaine de jours

Dès le lendemain de la guerre, le Conseil supérieur de la Guerre, tout en précisant bien que « le plan consiste à porter la guerre en territoire ennemi », pose comme principe la création de « régions fortifiées » qui doivent être « amorcées dès le temps de paix ». En 1922, en raison des opinions divergentes qui résultent des premiers travaux, une Commission de défense du territoire (CDT) est créée, avec à sa tête le général Guillaumat. Elle remet son rapport en 1925. Dans la foulée, le ministre de la Guerre Paul Painlevé met sur pied une « Commission de défense des frontières » (CDF) dont la mission est de définir précisément l'organisation détaillée du futur système dé-

fensif. Un an plus tard, elle préconise l'édification d'un « système discontinu de régions fortifiées » le long de la frontière de l'Est, de la mer du Nord à la Méditerranée. Sa mission : résister avec ses seuls moyens pendant une huitaine de jours pour permettre la mobilisation générale et la concentration des armées. Une « Commission d'organisation des régions fortifiées » (CORF) est mise sur pied (1927) afin d'établir plus précisément les emplacements puis de réaliser les plans par ses délégations locales (Metz et Strasbourg notamment). Elle lance rapidement les premiers travaux d'abord du côté de Nice (à l'occasion d'un discours, Mussolini a réclamé l'annexion de la ville à l'Italie), ensuite dans l'Est (la fin de l'occupation de la Rhénanie est fixée pour 1930).

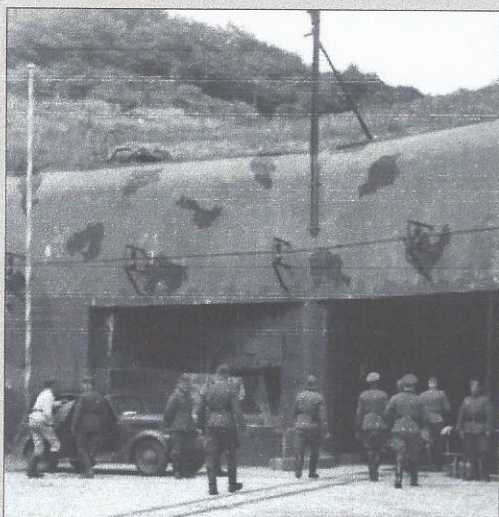
Au total, seront construits 44 gros ouvrages d'artillerie, 62 ouvrages moyens d'infanterie, 365 casemates, 17 observatoires, 89 abris d'intervalle, plus de 150 tourelles de tous types, des milliers de blockhaus légers et toute une infrastructure arrière de voies ferrées, de routes militaires et de casernements. À l'intérieur des plus grands ouvrages, des trains électriques relient les blocs d'artillerie aux soutes à munitions et au casernement où pourront séjourner des régiments d'infanterie de forteresse (RIF), des régiments d'artillerie de position (RAP) et des unités du Génie et des Transmissions totalisant jusqu'à 1.000 hommes.

Entre-temps, des crédits supplémentaires ont été votés par le Sénat, le 14 janvier 1930 (avec 90 % des voix), à la demande d'André Maginot, ministre de la Guerre. Il est vrai que, lorsque la Nation est en débat, personne n'ose rien lui refuser. L'ex-député de la Meuse ne s'est-il pas engagé comme simple soldat pendant la Grande Guerre ? N'a-t-il pas été grièvement blessé, ce qui lui a valu la médaille militaire ? Combien sont les parlementaires à présenter de tels états de service ?

Malheureusement, mort de la typhoïde deux ans plus tard, il ne verra pas l'achèvement du chantier. Mais, en 1936, un journaliste de L'Écho de Paris, Raymond Cartier, donnera son nom à l'ensemble de fortifications qu'il aura contribué à créer. C'est ainsi que, dans la mémoire collective, la ligne fortifiée restera associée à son nom.

Des secteurs fortifiés

Le long de la frontière nord-est, ces fortifications sont regroupées autour de plusieurs régions.



Cette « Grande Muraille » de béton et d'acier sera constituée de trois types d'ouvrage d'artillerie, par souterraines donnant également accès à des casernes, des casemates à vivres, des soutes à munitions.

La région fortifiée de Metz, sans doute la région la plus aboutie de la ligne, est divisée en quatre secteurs fortifiés. Celui de la Crusnes est composé de trois gros ouvrages (Fermont, Latiremont, Bréhain), de quatre petits ouvrages et d'une série de casemates permettant la continuité de la ligne de feu entre les ouvrages.

Le secteur fortifié de Thionville, sans doute le plus puissant car protégeant une région sidérurgique essentielle, est doté de sept gros ouvrages d'artilleries (Rochonvillers, Molvange, Soetrich, Kobenbusch, Galgenberg, Métrich, Billig), quatre (moins importants) d'infanterie, de dix-sept casemates, dix-huit abris et quatre observatoires. Il intègre les anciens forts construits par les Allemands avant la Première Guerre mondiale, comme les groupes fortifiés de Guentrange, Koenigs-macker, d'Illange ou de l'Aisne.

Le secteur fortifié de Boulay est inégal : alors que l'aile gauche est puissamment défendue, la droite est beaucoup plus faible. C'est là que se trouvent le Hackenberg, l'un des deux plus importants construits sur la ligne (avec le Hochwald dans le SF de Haguenau), le Mont des Welches, le Michelsberg et l'Anzeling (la galerie principale de près de 2.200 m est la plus longue de la ligne Maginot). Ce secteur compte également onze ouvrages de moindre importance. On y retrouve également, pour boucher les intervalles, un bon nombre de casemates et autres blocs.

Le secteur de Faulquemont ne compte en revanche que cinq ouvrages d'infanterie (Kerfent, Bamesch, Einseling, Laudrefang et Tétting) ; huit casemates d'infanterie et trois casemates complémentaires d'artillerie. Son but est d'assurer la jonction entre les secteurs de Boulay et la Trouée de la Sarre. Tous les ouvrages sont dépourvus de blocs d'artillerie. En effet, étant donnés l'incertitude due au statut provisoire de

la Sarre et surtout la faiblesse des budgets, l'installation de canons fut reportée en deuxième cycle.

La région fortifiée de la Lauter prolonge la Ligne Maginot vers le sud. Deux secteurs se trouvent en Lorraine et un en Alsace. Celui de Rohrbach-lès-Bitche, construit dès 1930, comprend deux gros ouvrages d'artillerie : le Simserhof et le Schieseck ainsi qu'un petit ouvrage, l'Otterbiel, autour de la ville de Bitche. Le dispositif est renforcé par de nombreuses casemates. L'aile ouest du secteur, le bourg de Rohrbach, ne sera réellement fortifiée qu'en 1934. On y construira deux petits ouvrages ainsi que cinq puissantes casemates.

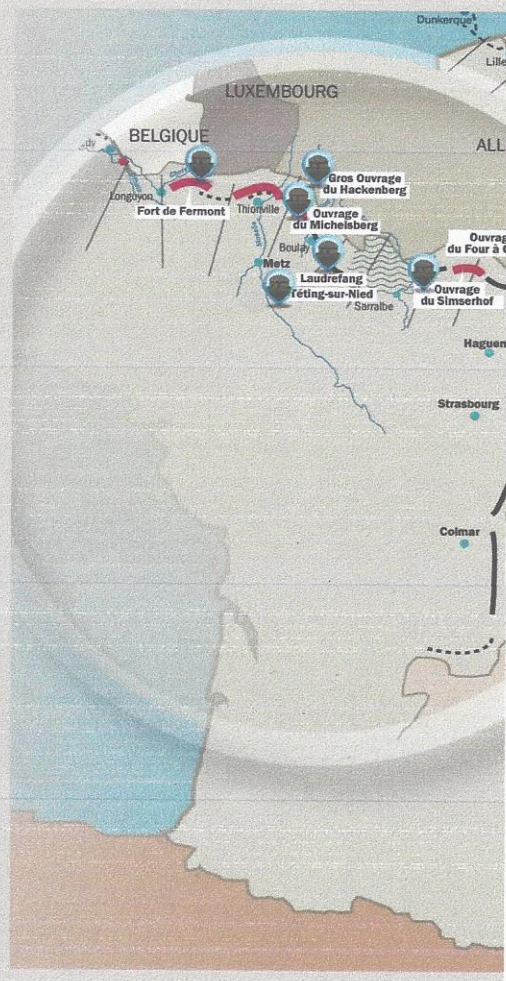
Dans les Vosges, des inondations défensives

Dans le prolongement, le secteur des Vosges bénéficie d'une géographie particulièrement favorable à une défense efficace : reliefs boisés entrecoupés de vallées marécageuses. Le dispositif repose donc sur des inondations défensives, couvertes par le feu de nombreuses casemates et de trois ouvrages : le petit Lembach et les puissants Grand Hohekirckel et Four à Chaux, qui protégeait les puits de pétrole alsaciens de Merkwiler-Pechelbronn.

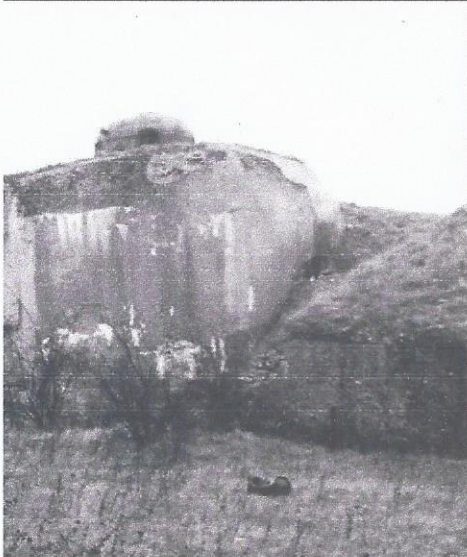
Le secteur d'Haguenau, enfin, englobe le dernier contrefort des Vosges du nord, sur lequel est perché le plus grand ouvrage de la ligne Maginot en Alsace : le Hochwald. Le reste du secteur s'étale dans la plaine du Rhin jusqu'au Rhin sous la forme d'une ligne de casemates en partie sous la protection de l'artillerie du puissant ouvrage de Schœnenbourg. La ligne Maginot se poursuit par la ligne du Rhin avec trois secteurs fortifiés (Bas-Rhin, Colmar et Mulhouse), composée essentiellement de casemates et encore plus au sud, par une ultime ligne discontinue qui suit la frontière suisse et italienne.



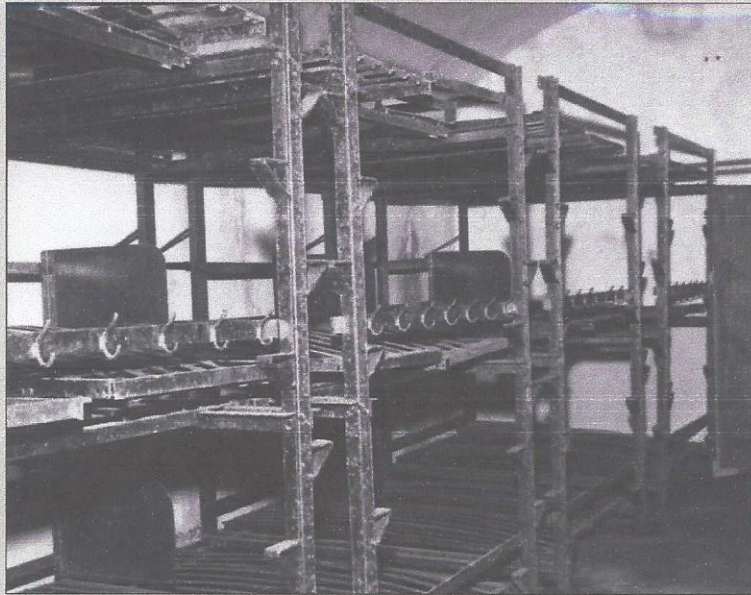
Les filtres neutralisaient l'air extérieur en cas d'attaque par les gaz.



et défensifs

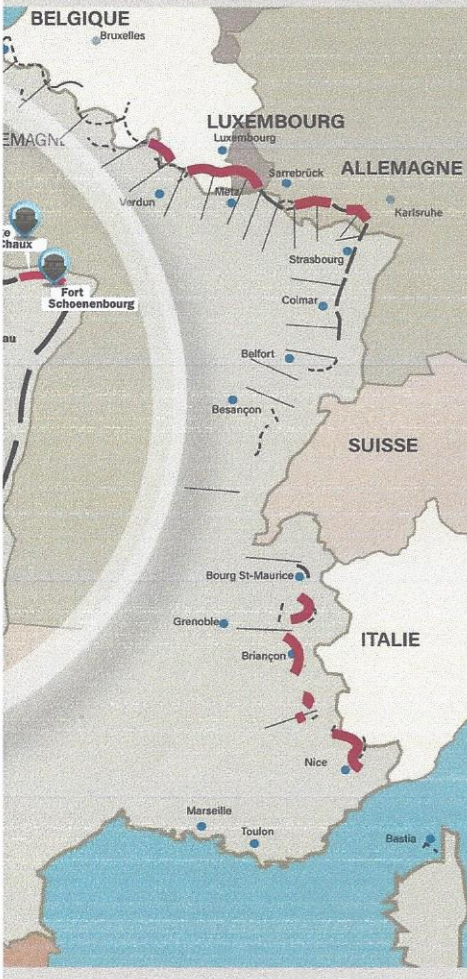


Partiellement enterrés et reliés entre eux par des galeries souterraines, les forts de la ligne Maginot abritaient des troupes et des usines de production d'électricité.



Dans les gros ouvrages, la caserne est dotée de chambres équipées de lits superposés, en général, sur trois niveaux.

Une vie calquée sur celle des navires de guerre



La relève dans un gros ouvrage de la ligne Maginot, le Hackenberg en Moselle. Un service de quart rythmait les journées.

Longs couloirs sans fin menant vers un au-delà improbable, sol et murs suintants, lumière blafarde et sinistre, bruits assourdissants ou inquiétants : la visite d'un des gros ouvrages de la ligne Maginot, est une plongée dans un monde insolite pour ne pas dire hallucinant.

Le visiteur débarque, en effet, dans une vraie ville souterraine qui semble avoir été abandonnée la veille par ses occupants. Ici, le « métro » comme les hommes l'appelaient, qui livrait les repas chauds et les munitions aux avant-postes, est sagement garé. Pas un pouce de graisse ne manque sur les moteurs des groupes électrogènes. Ailleurs, une fraise à pédales, dans la salle réservée au dentiste, semble prête à

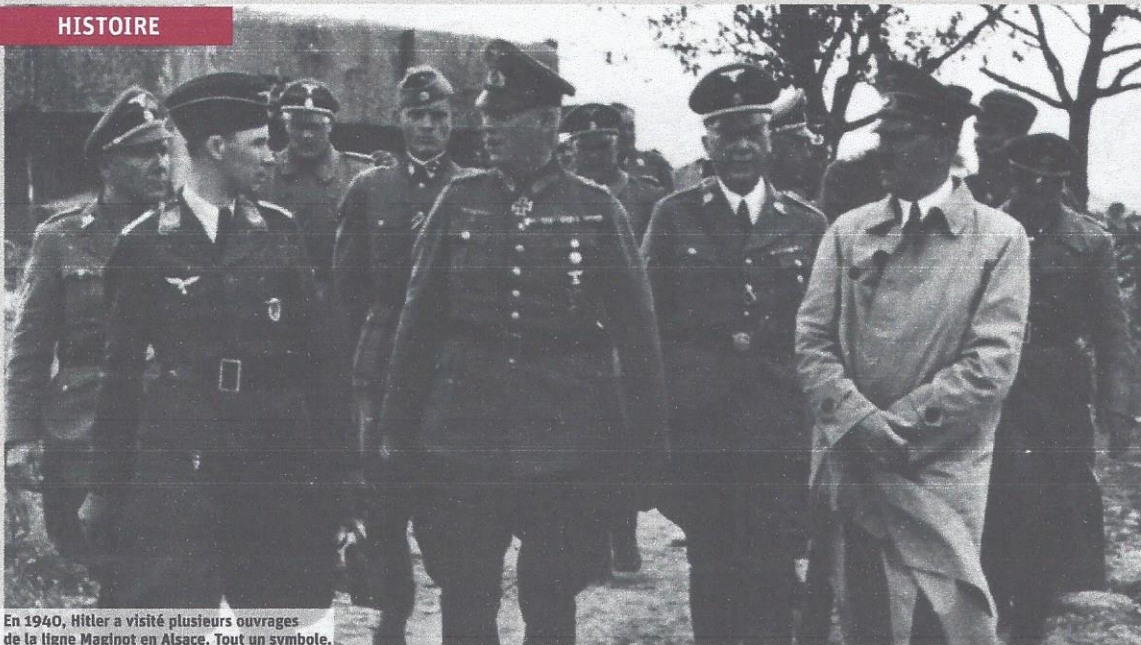
fonctionner.

Rapidement, on s'en rend compte : l'armée a transporté, là, sous terre, une colossale machinerie, en même temps que son obsession du détail. Les consignes fleurissent sur les murs : ce qu'il faut faire en cas d'incendie comme la taille du papier journal

à utiliser dans les toilettes chimiques ! On a rassemblé à 30 mètres sous terre, le matériel militaire le plus sophistiqué de l'époque mais aussi les derniers fruits du progrès « civil », du « tout électrique » dans les cuisines

(« il était prévu deux mois de vivre... mais du vin que pour vingt jours ! »), à l'épuration des eaux usées ou l'automatisation des magasins de munitions ...

Les troupes enfermées n'avaient plus la notion du temps



En 1940, Hitler a visité plusieurs ouvrages de la ligne Maginot en Alsace. Tout un symbole.

Une faiblesse rédhibitoire

De la Méditerranée à la mer du Nord...

Contrairement aux descriptions simplifiées, la ligne Maginot, si elle commence bien au-dessus de Menton pour se terminer à la frontière belge et au-delà, elle souffre de « grandes brèches ».

La première, est du côté des Ardennes. Le massif ayant été jugé infranchissable par le haut commandement français, seules des fortifications légères ont été construites dans le secteur.

La seconde est plus au nord, le long de la frontière belge. Elle est la conséquence de la stratégie décidée que résume une lettre de Pétain, lue par le général Gamelin lors d'une réunion du 28 mai 1932, en présence d'Albert Lebrun, président de la République : « Le problème de la défense du Nord a été réglé le 18 janvier 1927 conformément (...) La Commission de Défense des Frontières a émis

l'avis de se borner, en temps de paix, à effectuer quelques travaux sommaires de points d'appui (...), ces points d'appui devant jalonner la base de départ des armées du Nord en prévision de leur avance en territoire belge. Il s'agissait donc alors non d'organiser un front défensif, mais de préparer aux bords de la frontière un équipement mobile du champ de bataille et d'assurer son transfert rapide en Belgique ». Bruxelles optant pour la neutralité en 1935, des petits blockhaus seront construits mais faute de crédit ils seront peu solides et sans valeur défensive.

Une « ligne Maginot aquatique »

La troisième brèche se situe en Lorraine, dans la région des étangs de la Moselle, entre les rivières Sarre et Nied. Afin de limiter les dépenses, l'état-major va imaginer une « ligne Maginot aquatique ». Concrètement, les ressources en eau étant importantes, il s'agit d'inonder le secteur en cas d'attaque ennemie. Pour cela des réservoirs sont creusés, des digues et des barrages de poutrelles ennoyées construits mais aussi des casemates d'artillerie afin d'empêcher le passage de l'ennemi à bord d'embarcations. Dans les années 1934-1935, on doublera le système par des lignes de barbelés, des profonds fossés antichars remplis d'eau - surnommés les « piscines » - et des champs de « rails dressés ».

L'attaque de 1940

Hitler va, évidemment, exploiter ces faiblesses. Après avoir envahi le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas, percé le front à Sedan, encerclé les armées alliées contraintes d'évacuer en catastrophe à Dunkerque, les Panzer atteignent la frontière suisse, prenant au piège près de 600.000 hommes.

C'est à ce moment qu'Hitler décide d'attaquer la ligne Maginot à revers. Si ses troupes parviennent à prendre rapidement quelques petits ouvrages, démunis d'artillerie, malgré les moyens puissants engagés, elles essuient de graves échecs face aux mastodontes que sont Fermeot, Michelsberg, Hochwald et autres Schonenbourg.

Lorsque l'armistice survient, le 25 juin 1940, l'essentiel de la Ligne Maginot (22.000 hommes) tient toujours. Il faudra un ordre formel du haut commandement français, pour que les équipages acceptent de cesser leur résistance (1er juillet). La Ligne Maginot n'est donc en rien responsable de la défaite. Elle n'en deviendra pas moins le bouc émissaire commode pour expliquer « l'incompréhensible » débâcle, symbolisant même une réalisation coûteuse et totalement inefficace. Les dramatiques événements du printemps 1940 montrèrent seulement les difficultés de la France à mettre en adéquation sa diplomatie, sa politique intérieure, sa stratégie et ses moyens financiers.

A visiter

La plupart des gros ouvrages sont ouverts à la visite. En Alsace et Lorraine, les plus intéressants sont : Villy-La-Ferté, le fort de Fermeot, Hackenberg, Michelsberg, Laudrefang et Tétting, le Simerhof, le Four à Chaux et le fort de Schoenenbourg. Des petits ouvrages, abris et casemates sont aussi ouverts au public. Le site aussi instructif que complet www.lignemaginot.com les recense et en donne les coordonnées.

Soldats allemands s'approchant d'un ouvrage de la ligne Maginot.



Les Allemands qui contournent l'obstacle de la ligne Maginot n'arriveront jamais à prendre aucun de ces mastodontes.